



Quartier le plus pauvre d'une des villes les plus pauvres de France, le Pile à Roubaix (Nord) a déjà fait l'objet d'une suite infructueuse d'études et de projets urbains depuis trois décennies. Celui dont l'architecte Pierre Bernard a la charge pour sept ans, dans le cadre du Plan national de rénovation des quartiers anciens dégradés (PNRQAD), prend acte de l'échec des méthodes courantes de la « rénovation urbaine » et prend le risque de les repenser radicalement. Alors que l'issue du projet est incertaine, il convient de rappeler et de défendre sa démarche et son engagement.

## Pierre Chabard Pour le meilleur et pour le Pile

Pierre Chabard, architecte et membre de la rédaction de *criticat*, enseigne l'histoire à l'Ensa Paris-La Villette et à l'ESA. Il vit à Lille.

Juin 2014. Pierre Bernard arpente le Pile. S'attardant parfois devant une maison ou auprès d'un habitant, il promène sa haute silhouette un peu voûtée et son regard clair sur ce quartier déshérité de l'est de Roubaix dont il a appris à connaître les recoins, déchiffrer les problèmes, écouter les histoires. Sa démarche est lente, calme et attentive, comme pour s'imprégner des détails, du rythme des choses, peut-être aussi pour réitérer le constat qui fonde ici son engagement en tant qu'architecte et urbaniste. Depuis l'été 2012, il se rend au moins une fois par semaine sur les lieux. Ses visites furent fréquentes pendant les huit mois du « dialogue compétitif », procédure choisie par la Fabrique des quartiers (la société publique locale d'aménagement qui relaye les opérations du PNRQAD en métropole lilloise) pour sélectionner non seulement un collectif de maîtrise d'œuvre<sup>1</sup>, mais surtout une méthode à la mesure des enjeux critiques de ce secteur d'une dizaine d'hectares. Sa présence est maintenant régulière depuis que son équipe<sup>2</sup> a été retenue, en mars 2013, sur la base d'une proposition engagée et exigeante, baptisée « Pile-Fertile », qui est moins un projet qu'une promesse, quelque part entre la boîte à outils, la marche à suivre et la profession de foi.

En ce soir de Mondial, les rues sont inhabituellement vides. Le soleil oblique découpe des ombres nettes sur les alignements interminables de maisons ouvrières aux briques sombres. La lumière contrastée les unifie, atténuant la perception de leurs mille et une petites altérations vernaculaires :

un enduit rose, une paire de volets rustiques, des bacs à fleurs suspendus ou des ferronneries à volutes, plus souvent l'abaissement du linteau de la fenêtre du rez-de-chaussée, remplacée par un petit châssis standard en pvc. Parfois, une maison est murée ; une autre, vitres brisées, semble néanmoins habitée, sans doute sous la coupe de quelque marchand de sommeil. Ici ou là, on repère quelques habitations plus récentes, isolées ou en bandes. Leurs proportions plus tassées, leurs baies plus étriquées, leurs façades plus ternes, en briques plus lisses, sans modénature, trahissent les rénovations urbaines des années 1980.

Dotées de rares commerces, les longues rues sont dépourvues d'arbres, ponctuées de dépôts illicites d'ordures, encombrées de voitures — souvent occupées, autoradio allumé, ou en cours de réparation, capot ouvert. La présence (ou l'absence) des hautes structures des quelques manufactures du quartier, toutes désaffectées, introduit des ruptures d'échelle brutales, falaises de briques ou terrains vagues. La plus belle et la plus vaste, en lisière du quartier, transformée au début des années 2000 par Patrick Bouchain, accueille aujourd'hui La Condition publique, lieu culturel reconnu consacré à l'art contemporain mais étanche au quotidien des Pilés.

La pauvreté est ici chronique, enracinée. On a coutume de la résumer par des chiffres, des taux et des indicateurs qui lestent les statistiques d'une ville marquée par des contrastes sociaux maximaux<sup>3</sup>. Autour du parc Barbieux, les hautes bâtisses à l'architecture éclectique et les résidences fermées, qui abritent certaines des plus grandes fortunes de France. À quelques rues de là, des anciens quartiers ouvriers sinistrés comme le Pile (à l'est), des grands ensembles explosifs (Roubaix 2000 dans le centre, Trois-Ponts à l'est, Épeule à l'ouest...) ou des opérations de rénovation



1. Trois équipes pluri-disciplinaires étaient en lice, chacune autour d'un mandataire architecte : l'agence hollandaise ST-AR Strategies+Architecture (Beatriz Ramo), l'agence parisienne PARC (Brice Chapon et Emeric Lambert) et l'Atelier Pierre Bernard.

2. L'équipe Pile-Fertile est composée de l'Atelier Pierre Bernard (Rana El Hoyek, Audrey Lecart, Marc Desjonquères), de l'agence de paysage Céline Leblanc & Axel Vénacque, de divers consultants (HB études & conseils, Oxalys accompagnement participatif, Strate, J.-M. Becquart économiste) avec la participation de deux associations culturelles (Hors Cadre et Cellofan).

3. À Roubaix : 27 % de chômage (le chiffre est presque le double dans la zus Roubaix Est dont fait partie le Pile), 33 % de la population a moins de vingt ans, 31 % touche le RSA et 46 % vit sous le seuil de pauvreté. Record national de l'abstention au premier tour des municipales 2014 (61,58 %).

Localisation du périmètre d'intervention de l'équipe du Pile-Fertile, au titre du PMRQAD.

4. Respectivement, le Grand Projet urbain Roubaix-Tourcoing, l'étude sectorielle « quartiers sud et est » du Grand Projet de ville roubaisien (1998–2000), le Plan de référence urbain (2006–2008) et le Schéma de secteur des quartiers est (2008–2012).

5. Atelier Jam et Patrick Germe, « Projet urbain des quartiers sud et est. Ville de Roubaix. Rapport final », mai 2000, p. 6.

6. Voir TGT, « Roubaix quartiers est — Mission de maîtrise d'œuvre urbaine : schéma de secteur », mai 2012.

7. Équipe Pierre Bernard, « Dialogue compétitif — étape 1 », la Fabrique des quartiers-Lille Métropole SPLA, septembre 2012.

urbaine des années 1970–1980 tout aussi problématiques (comme l'Alma-Gare au nord). Outre l'arrivée saisonnière de la course « Paris-Roubaix », l'image durablement négative et stigmatisante de l'ancienne capitale de la laine — la « Manchester française » — cristallise, dans la presse, toutes les peurs contemporaines : chômage, trafic de drogue, délinquance, émeutes, voitures incendiées, islamisme radical, voire terrorisme. Mais quelque part entre cette violence caricaturale mise en scène à outrance par les médias et les clichés d'un milieu populaire humble et solidaire, fortement identifié à son quartier — les deux visions pouvant être tour à tour instrumentalisées politiquement —, la réalité du Pile résiste à la simplification et s'impose, au fil de la déambulation, dans ses nuances et ses paradoxes.

### Le vol de la bécasse

Face à cette situation concrète qu'elle appréhende dans la durée, l'équipe Pile-Fertile porte davantage de doutes que de certitudes. D'emblée, lui sont apparues les limites des outils opératoires courants de l'architecture et du projet urbain en pareil cas : la requalification physique de l'espace public et du bâti comme levier immobilier d'une gentrification progressive. Cette doxa domine pourtant les études urbaines récentes qui ont concerné le Pile, de près ou de loin : celles de Christian Devillers (1994–1997), de Patrick Germe & l'atelier Jam (1998–2000), de Panerai & Petermüller (2006–2008) ou, plus récemment, de Treuttel-Garcias-Treuttel (2008–2012)<sup>4</sup>. La stratégie de Germe était explicitement de « rénover, embellir et compléter la structure urbaine existante à partir d'un projet d'espace public ambitieux, support d'une échelle et d'une valeur résidentielle nouvelles [...], de réintroduire de la valeur et d'enclencher un processus de rénovation<sup>5</sup>. » De même, l'agence TGT abordait exclusivement le Pile sous l'angle du « tissu urbain », du « génie du lieu », de « l'espace public », du traitement des façades, bref du paysage urbain et de sa composition<sup>6</sup>.

En dépit de leur virtuosité dans la composition des formes, ces architectes fondent leur action sur la vieille croyance que la transformation physique de la ville induira le renouveau social. « Cette supposition s'écroule dès qu'on est sur place<sup>7</sup> », affirme Pierre Bernard dans ses premières analyses, en septembre 2012. La « valeur » produite par cet urbanisme d'embellissement restera inaccessible à la fragile population du Pile et ne fera que repousser ses problèmes de fond, qui sont aussi les nôtres, dans les lointains confins où elle sera reléguée. Risquée et ambitieuse, héroïque en quelque sorte, la proposition Pile-Fertile repose sur une conviction aussi simple que subversive : ce quartier doit être rénové avec, par et pour ceux qui l'habitent. Plutôt qu'une ennemie à éradiquer, à faire disparaître en

la repoussant toujours plus loin ou en la dispersant dans d'autres territoires, la pauvreté est considérée comme une condition nécessaire de l'action, un postulat à partir duquel travailler.

Cet engagement implique non seulement de « résister à l'habitude et au plaisir de dessiner le projet<sup>8</sup> », mais d'imaginer aussi des dispositifs qui garantissent le partage du faire, dans une économie très contrainte. Reprenant à son compte les théories ambiantes de la participation, du *bottom-up* et de l'*empowerment*, tout en connaissant leurs limites, l'équipe rédige 130 pages<sup>9</sup> d'une méthode foisonnante, qui multiplie les « modules d'action » entrecroisés, fondés sur les capacités productives des habitants, et dirigés tous azimuts : de l'autoréhabilitation des maisons au jardinage, de la gestion collective du chauffage au développement culturel, du traitement des déchets au renouveau de la vie de la rue.

Explorant simultanément toutes les questions, éprouvant toutes les hypothèses, exploitant toutes les ressources, sollicitant tous les acteurs, ce *vade-mecum* labyrinthique semble conçu pour résister à la « pensée unique », à la simplification technocratique et à la normalisation administrative. Tenant davantage de la tactique maquisarde que de l'art classique de la guerre, sa logique n'est pas linéaire ou hiérarchique, mais enchevêtrée et diffuse. Pragmatique, autorégulatrice et ouverte à l'imprévu, la proposition se prémunit contre tout enthousiasme béat et, par son foisonnement même, nourrit ses propres antidotes à l'échec.



8. « Pile-Fertile : cultivons l'autre face », s.d. [été 2013], p. 125.

9. *Ibid.*

Une « choque » de maisons rue Desaix, au cœur du Pile (juillet 2013).

10. Paul Chemetov, Didier Debarge, Rudy Ricciotti, Éric de Rengervé, François Duhoux ou 51N4E.

11. Luc Baboulet, « Collège 1000 dans la plaine picarde », *AMC* n° 101, octobre 1999, p. 41.

Maison à vendre, à l'angle de la rue de Leuze (juillet 2013).

Pierre Bernard a engagé beaucoup de lui dans le Pile-Fertile. Praticien rare et expérimenté, disciple de Paul Bossard à l'école d'architecture de Lille, licencié de philosophie et lui-même enseignant reconnu, il est installé à Amiens depuis le milieu des années 1980, construit principalement dans le Nord de la France et mène volontiers ses projets en association avec d'autres<sup>10</sup>. Sa conception fondamentalement opérative et même coopérative de l'architecture « postule que tout collabore et [que] rien ne travaille jamais seul<sup>11</sup> », comme l'écrivait Luc Baboulet. Siège du rapport des forces plutôt que du dessin des formes, le « projet » (si le mot est encore approprié) doit, du dessin au construit, éprouver les liens entre les architectes, les autres concepteurs (urbanistes, paysagistes, artistes, etc.), les maîtres d'ouvrage et leurs techniciens, les ouvriers sur le chantier, les futurs usagers.

Cette vocation au dialogue, aux limites de l'architecture, représente une prise de risque pour l'architecte mais aussi une extension du domaine de son action. Un exemple : au tournant des années 1990, invité à intervenir dans le village médiéval de Domart-en-Ponthieu (Somme), sans programme établi, il s'associe avec son camarade Didier Debarge. Ensemble, ils réaménagent les pas gradinés qui grimpent jusqu'à l'église depuis le Moyen-Âge, repèrent le long de cet ancien cheminement quelques bâtisses abandonnées, en restaurent une, font intervenir un artiste, mûrissent l'idée d'y installer un centre d'art, fondent, sur un mode associatif, la Maison du livre d'artiste contemporain. Ils la codirigent bénévolement pendant dix ans,



y exposent, loin des sentiers battus, une douzaine d'artistes importants entre 1992 et 2000 et en publient à chaque fois un livre<sup>12</sup>. Entre générosité et réalisme, idéalisme et pragmatisme, cette démarche engage l'architecture comme un art de faire, comme un activisme qui saisit tous les possibles.

Qui sait jusqu'où elle mènera le Pile ?

### Le réduit domestique

Presqu'au bout de la rue Jules-Guesde, un des axes est-ouest du quartier, Pierre Bernard s'arrête devant une maison murée. Une toute petite trappe en acier ménagée dans les parpaings permet de s'y glisser. Rachetée par la Communauté urbaine de Lille (LMCU) et parmi les premières qui seront réhabilitées, elle intéresse tout particulièrement l'architecte car elle est typique du Pile, et plus généralement de l'habitat ouvrier de la région à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : maisons mitoyennes, en brique, construites sur des parcelles longues et étroites (moins de 4 mètres), ouvertes à l'arrière sur une courette, destinées alors à un seul ménage, généralement propriétaire. D'une vingtaine de mètres carrés au sol, chacun des trois niveaux comprend deux petites pièces séparées par un escalier raide ; le deuxième étage est dans les combles, éclairé par de minuscules vasistas. Construites par séries (ou « choques ») de quatre ou cinq, elles forment, en rangs serrés, des îlots longs et étroits : 160 mètres par 30 pour celui-ci, qui compte 90 parcelles et autant de logis. Fascinants, du dehors, pour leur caractère unitaire et répétitif, pour leur densité (180 logements à l'hectare brut), ces « îlots-lanières » concentrent également, en leur cœur, le pire des problématiques du Pile (surpopulation, insalubrité, précarité...).

Un quasi-demi-siècle d'incurie explique leur état critique actuel et, en même temps, leur étonnante longévité dans une ville où ce type d'habitat a été pourtant, jusqu'à récemment, volontiers « éradiqué ». Dans les années 1955-1975, les programmes de rénovation urbaine ont privilégié des quartiers plus centraux et plus séditieux (notamment le quartier populaire des Longues-Haies, politiquement incontrôlable depuis les révoltes ouvrières sanglantes de 1931 jusqu'aux affrontements liés à la guerre d'Algérie).

Dans les années 1970-1980, c'est la démolition des « courées » du quartier de l'Alma-Gare qui a concentré les énergies et a été le théâtre de l'aventure participative et autogestionnaire de l'Atelier populaire d'urbanisme<sup>13</sup>. Et le Grand Projet urbain de la fin des années 1990 a, quant à lui, insisté plutôt sur la reconquête de l'immense friche industrielle de l'Union (encore en partie béante à l'ouest de la ville). Accueillant les ménages les plus précaires fuyant ces opérations successives, le Pile en a été jusqu'à présent le grand oublié. La politique de la ville, dans tous ses avatars successifs<sup>14</sup>, s'est

12. Gérard Duchêne (1992), Andrea Tippel et Tomas Schmit (1993), Les Bicknell et Matthew Tyson (1994), Jean-François Bory, Ilse Garnier, Pierre Garnier, Bernard Heidsieck et Pierre Tilman (1995), Nancy Wilson-Pajic (1996), Sven 't Jolle (1997), Soun-Gui Kim (1999), Joël Fisher (2000).

13. Présentée par une exposition à l'IFA (15 avril-6 mai 1982) et son catalogue (*Roubaix Alma-Gare. Lutte urbaine et architecture*, Bruxelles, éditions de l'Atelier d'art urbain, 1982), cette expérience a été analysée récemment par le sociologue Julien Talpin (notamment dans : *Participation, piège à cons ? Quand l'Alma-Gare prouve le contraire*, avec Paula Cossart, Brignais, éditions du Croquant, à paraître en 2014).

14. Politiques successives des Secteurs prioritaires d'intérêt général en 1981, de Développement social des quartiers en 1983, de Développement social urbain en 1989, plus récemment de Résorption de l'habitat insalubre, voire indigne, ou encore Zones urbaines sensibles, aujourd'hui.

Vues extérieure et intérieure d'un « îlot-lanière » du quartier du Pile, le long de la rue Jules-Guesde (juillet 2013).



résumée ici à l'acquisition foncière par la puissance publique, aboutissant certes à quelques rares constructions mais générant surtout une dégradation lente de ces maisons rachetées et immobilisées pour des années. Dilué dans le temps et combiné à un phénomène de paupérisation chronique, ce processus a notamment contribué à produire l'insalubrité qu'il était censé combattre.

Une fois à l'intérieur de la maison murée de la rue Jules-Guesde, une sensation d'étouffement domine, qui n'est pas tant due à l'odeur douceâtre



de mois qui sature l'atmosphère qu'à l'absence d'horizon intérieur. Cuisine et pièces d'eau ont été construites de bric et de broc, à l'arrière de la parcelle, annihilant la courette et son apport d'air et de lumière. Butant sur une impasse, le « réduit domestique » apparaît alors encore plus confiné et aliénant, redoublant l'effet d'enclavement du quartier lui-même.

Au Pile, chaque cas est certes toujours singulier. Les « habitants » — notion générique et problématique — ont ici des profils d'une extrême diversité, bien loin de l'image homogène de l'ancienne « classe ouvrière » : propriétaires ou locataires, actifs ou sans emploi, Cht'is ou immigrés, avec ou sans papiers, familles nombreuses suroccupant les chambres aux étages ou retraités parfois invalides les ayant désertées, etc. Cependant leur point commun, outre leur dénuement, tient justement à l'architecture répétitive de leur habitation dont les problèmes récurrents doivent être traités non au cas par cas, comme un projet toujours différent, mais par des solutions ordinaires que l'on peut généraliser. Pour Pierre Bernard, les premières réhabilitations publiques, dont il sera le maître d'œuvre dans le cadre du Pile-Fertile, doivent avoir une vertu à la fois expérimentale et pédagogique, et permettre la mise au point d'un mode opératoire à la fois économique, productif et constructif.

Or, justement, les méthodes de l'action publique en la matière semblent tout à fait inadaptées aux enjeux. L'architecte s'interroge par exemple sur la procédure d'« accession sociale à la propriété » privilégiée ici par l'Anru (principal financeur du PNRQAD<sup>15</sup>), soucieuse de loger des petits propriétaires dans ces territoires difficiles que même les bailleurs sociaux désertent.

Seule respiration des maisons du Pile, la minuscule courette est souvent sacrifiée afin de gagner de la surface pour les pièces d'eau.

15. Via l'Anru et l'Anah, l'État engage, dans ce programme pluriannuel, 380 millions d'euros répartis sur 25 sites en France, sélectionnés à la suite d'un appel d'offres lancé en 2009. Outre le Pile, le plus vaste et le mieux doté (42,7 millions d'euros sur les 115,9 dédiés à la métropole lilloise), les autres sites lillois retenus sont : la route d'Houplines, le quartier Simons à Lille, le quartier Bayard à Tourcoing et le quartier Crétinier à Wattrelos.

16. Une maison typique du Pile, d'une soixantaine de mètres carrés, se vend en moyenne autour de 80 000 euros sur le marché et se vendra autour de 120 000 euros en accession sociale à la propriété après réhabilitation.

17. Michel de Certeau, *L'invention du quotidien, tome 1: Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1980, p. 57.

18. Guillaume Delbar (UMP) a ravi la mairie au candidat socialiste sortant. Première municipalité socialiste en France (avec l'élection du guesdiste Henri Carette en 1892), Roubaix est restée à gauche pendant presque tout le XX<sup>e</sup> siècle (avec une parenthèse centriste notable entre 1983 et 2001).

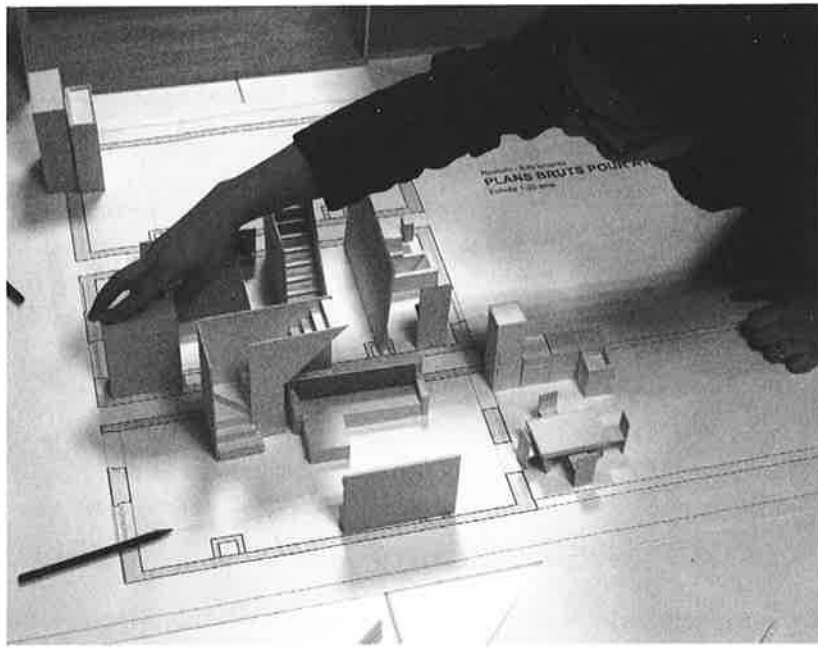
Subordonnant le lancement des travaux à la signature d'un compromis de vente, elle est bien trop lente et suspend la métamorphose du quartier. Relativement coûteuse (foncier, maîtrise d'œuvre, travaux), elle aboutit à des prix de vente qui dépassent la moyenne du marché privé local<sup>16</sup> et excluent la plupart des gens du Pile.

L'argent public ne manque pas, mais la manière de le dépenser s'avère contredire les objectifs sociaux affichés par le PNRQAD. Convaincu que l'architecte ne projette pas seulement la forme du bâti mais, plus généralement, les normes de l'action, Pierre Bernard déplore ces procédures imposées d'en haut et relayées localement, notamment par la Fabrique des quartiers. Partout où c'est encore possible, il préconise de les renverser diamétralement en s'appuyant sur la capacité d'agir des habitants et en les accompagnant dans la réhabilitation progressive de leur propre maison. « Il s'agit de combats ou de jeux entre le fort et le faible, et des « actions » qui restent possibles au faible », résumerait Michel de Certeau<sup>17</sup>.

### L'architecte public

Entre l'été 2013 et les élections municipales de mars 2014<sup>18</sup> — moment de paralysie urbanistique nationale —, l'équipe du Pile-Fertile organise une suite d'ateliers publics autour des différents thèmes du projet. Ouverts aux représentants associatifs, aux divers acteurs locaux mais surtout aux Pilés, ils se tiennent à la Maison du projet, inaugurée en décembre 2012, financée par la mairie et animée au quotidien par Marie-Georges Volckaert, agente municipale spécialiste de l'insertion et du relogement. L'atelier du 13 novembre 2013 est le premier consacré à « l'autoréhabilitation des logements ». À l'aide d'un jeu de plans vierges et d'une maquette-coupe constructive au 1/20<sup>e</sup> d'une maison type, les principaux enjeux peuvent être concrètement abordés et discutés : ramener la lumière au rez-de-chaussée ; rationaliser la distribution, l'affectation des pièces ; étudier les techniques d'isolation. Si l'on remonte la salle de bains à l'étage, dans la chambre la plus petite, on peut gagner une courette, voire un jardinet, mais on doit changer l'escalier d'orientation. Plus poreux à la lumière dans le sens longitudinal, celui-ci pourrait ainsi se combiner plus facilement avec les meubles de cuisine au rez-de-chaussée. Au deuxième étage, des lucarnes, plutôt que les sempiternels Velux, transformeraient les demi-chambres sous combles en véritables pièces. En concentrant la réflexion sur trois prototypes — l'escalier, l'extension arrière, le chien-assis —, on pourrait finalement maîtriser l'essentiel de l'amélioration typologique de ces maisons.

Mais comment les mettre en œuvre ? Il faut d'abord de la place. L'équipe logne sur un magasin désaffecté de fruits et légumes au centre du quartier :

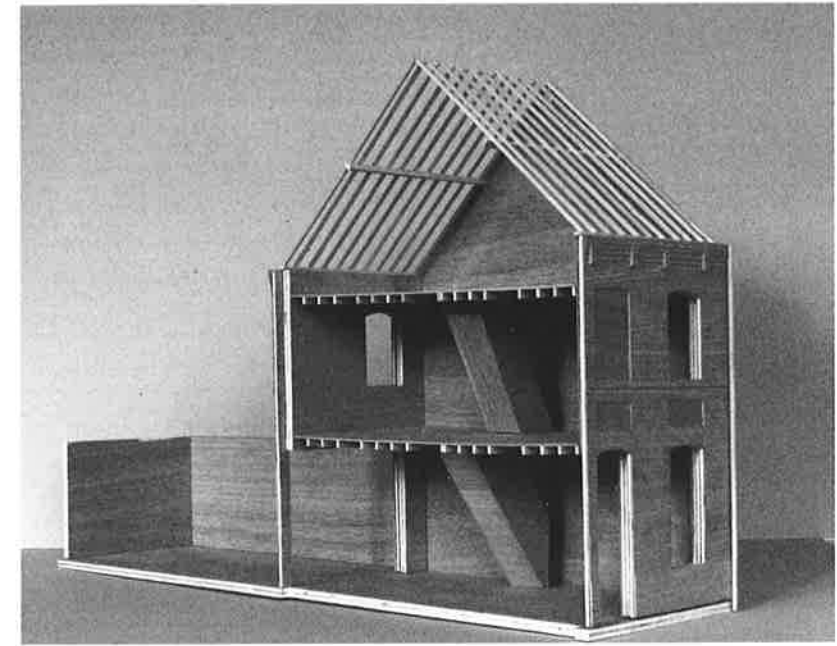


Manipulation d'une maquette d'étude lors de l'atelier public sur l'autoréhabilitation des maisons, le 13 novembre 2013 (photo : Hors Cadre).

il pourrait servir à la fois d'atelier participatif, de « ressourcerie », de lieu de stockage de matériaux de construction issus de démolitions ou d'achats groupés pour les chantiers publics qui pourraient bénéficier aussi aux chantiers privés. Pour animer ce lieu de production, Pierre Bernard sollicite un collectif lillois d'architectes et de paysagistes, les Saprophytes, actifs dans le quartier depuis 2004. Tous les jeudis depuis trois ans, ils garent leur camionnette customisée sur une placette de la rue de Lannoy, entre le Pile et le secteur Sainte-Élisabeth, et déballetent outils et matériaux pour un atelier hebdomadaire de design public et gratuit. Inspirés des expériences d'Enzo Mari dans les années 1970 et de ses prototypes de mobilier en planches destinés à l'autoconstruction<sup>19</sup>, ils animent cette « fabrique d'architecture bricolée » et accompagnent les habitants dans la réparation ou la réalisation de meubles. Plus que des objets, les « Sapro » ont construit sur la durée des liens précieux avec les Pilés. Mais conscients du caractère éphémère de leur action, ils se reconnaissent dans la nécessité d'une inscription plus pérenne, au sein d'un lieu identifié. Dans le cadre du Pile-Fertile, ils proposent de monter un « club » — sur le modèle des clubs sportifs plutôt que des cercles aristocratiques — qui combinerait bricolage et haute technologie (par exemple, des imprimantes 3D pour fabriquer des pièces en petites séries et s'émanciper des grandes enseignes de quincaillerie). Plus qu'un libre-service, l'enjeu est de susciter l'adhésion d'un groupe d'habitants qui recevraient une formation, seraient responsables du lieu et pourraient eux-mêmes

19. Voir Enzo Mari, *Auto-progettazione?*, Mantoue, éditions Corraini, 2002.

Maquette-coupe d'une maison type réalisée par l'Atelier Pierre Bernard pour l'atelier public du 13 novembre 2013.



dispenser des stages. Avec quelques dizaines de milliers d'euros par an, ce « club de bricoleurs » pourrait devenir un véritable lieu de production et de transformation de l'habitat, une paille au vu des 2,5 millions d'euros investis pour la « requalification » récente, très minérale et hyperstandardisée, des « espaces publics » de la place Carnot du Pile (hors périmètre du Pile-Fertile), à coups d'enrobé et de ralentisseurs.

Cette approche de l'autoréhabilitation est centrée sur l'individu réinvesti de toute sa puissance d'action et sur la maison comme unité d'intervention. Mais au-delà, elle aspire surtout à générer des processus collectifs et urbains. Et elle entrecroise les autres lignes d'action du Pile-Fertile. Lors de ses enquêtes porte-à-porte, la sociologue de l'équipe a remarqué par exemple une tendance récurrente au repli de la vie domestique à l'arrière de la maison, loin de la saleté et de l'insécurité de la rue. Généralement pensés indépendamment dans l'urbanisme contemporain, l'espace privé et l'espace public sont pourtant dialectiquement liés et pourraient être transformés l'un par l'autre. Dès le dialogue compétitif, l'équipe imaginait de ressusciter certains dispositifs d'entre-deux qui existaient dans les courées ouvrières du Nord, où le « cotche » à charbon, la bassine à lessiver, un simple banc ou même deux pots de fleurs définissaient un lieu intermédiaire de sociabilité au seuil du logis. Dans un ouvrage récent, l'architecte et urbaniste Nicolas Soulier a pisté ces lieux dans le monde entier et les a baptisés *frontages*, exhumant un mot du vieux français encore usité dans la langue anglaise<sup>20</sup>. Le 7 octobre

20. Nicolas Soulier, *Reconquérir les rues. Exemples à travers le monde et pistes d'action*, Paris, Ulmer, 2012.



La rue Réaumur transformée pour la conférence de Nicolas Soulier sur les *frontages*, le 7 octobre 2013.

2013, l'équipe du Pile-Fertile l'a invité à présenter son livre au milieu d'une rue du quartier, transformée pour l'occasion en salle de conférence en plein air. Aux antipodes du cadre réglementaire actuel et des normes strictes de domanialité de l'espace urbain, le *frontage* présente pourtant la vertu de ramener le vivant devant la maison. Avec peu de moyens, il élargit l'horizon individuel et génère en même temps du bien commun.

Préconisés par l'équipe dans certaines voies, selon leur largeur et l'orientation des façades, les *frontages* ne sont possibles que si l'on réorganise les autres usages de la rue, notamment le stationnement ou le stockage des ordures et des encombrants. L'espace existe pourtant. Une maison sur cinq est vacante au Pile. Rompant avec la fascination que les études antérieures et la ZPPAUP en vigueur depuis 2002 nourrissent à l'égard de l'homogénéité et de l'unité des « îlots-lanières », Pierre Bernard est convaincu de la nécessité d'ouvrir dans ce tissu des respirations, des « jours », en démolissant une « choque » par tronçon de rue. Traversant si possible l'îlot de part en part, ces interruptions pourront accueillir de multiples usages : collecte de compost et de déchets recyclables, potagers et vergers coopératifs, jardins d'enfants. Ponctuant de lumière l'ombre continue des interminables rues est-ouest, elles accueilleront les arbres que l'on ne peut planter au bord des chaussées trop étroites et instaureront de nouveaux cheminements de traverse. Mais comme les « plis d'aisance » que les tailleurs ménageaient dans les costumes, elles offrent surtout une marge à tous les usages qu'on ne soupçonne pas encore.

enquête

## Le pouvoir temporel

Bifurquant vers le sud, Pierre Bernard s'engage dans la rue de Condé, où survivent quelques rares commerces : la minuscule Épicerie du Pile, le Corso, un bazar d'électroménager, et surtout Chez Habib, le salon de coiffure, un lieu fort de sociabilité du quartier. C'est l'heure de fermeture, la rue est déserte. Le coiffeur et l'architecte évoquent là descente de police de la veille qui a provisoirement calmé les incessantes turbulences nocturnes des « jeunes », terme aussi vague qu'« habitants ». De jour, ils forment des groupes informels, notamment autour des points de *deal*, aux entrées du quartier, aux abords de la place Carnot, selon une géographie réglée et invisible. La nuit, tout le Pile brûle de leurs rixes et de leurs méfaits, de leur ennui sans fond et de leur rage inextinguible que les plus lucides hurlent sur la scène rap roubaisienne, une des plus intenses en France<sup>21</sup>.

Ce clivage entre « jeunes » et « habitants » n'est que le plus profond et le plus douloureux de tous ceux qui morcellent la société du Pile, qu'ils soient sociaux, économiques, culturels, ethniques, religieux, générationnels, ou simplement familiaux. Ils rendent plus épineuse qu'ailleurs l'idée même d'une participation de chacun à la transformation collective d'un quartier qui suscite pourtant l'attachement de tous et qui retrouve une forme d'unité bigarrée le jour du marché.

Organiser des « ateliers publics » ne suffit pas. Pour que les gens se déplacent, l'équipe du Pile-Fertile s'appuie sur les quelques « corps intermédiaires », publics ou privés, encore présents sur le terrain, mais

21. Écouter, par exemple, les morceaux de Rimkhana (du Pile), de 59Grammes (de l'Alma-Gare) ou de La Roubaizia (de Trois-Ponts, Épeule et Potennerie).

Les habitants du Pile autour d'une grande photo aérienne du quartier, lors du « diagnostic en marchant », le 10 juillet 2013 (photo : Hors Cadre).



enquête

dont l'adhésion au projet n'est pas toujours une évidence : un centre social au bord de la faillite, un comité de quartier fraîchement ressuscité ou une association de jeunes (une des dernières de Roubaix), à court de subventions, chacun fédérant un public spécifique de quelques dizaines de personnes.

La vie associative du quartier est sinistrée. Il y a encore une vingtaine d'années, le très actif comité des fêtes, des associations de jeunes (Trois-Ponts Pile, Les jeunes du Pile), de commerçants (Les chevaliers du Pile), d'enseignants (Association laïque pour le devenir du Pile) et, par-dessus tout, le comité de quartier, fondé en 1983, structuraient la vie civique locale<sup>22</sup>. Un désengagement municipal inavoué et, plus généralement, une politique de la ville qui, depuis l'Anru, privilégie le spatial à l'humain, le renouvellement du cadre physique à l'action sociale, ont progressivement effiloché ce tissu qui était tout aussi dense qu'à l'Alma-Gare. Aujourd'hui, les associations actives au Pile viennent d'ailleurs et y mènent des initiatives louables mais ponctuelles et éphémères, le temps d'un atelier citoyen, d'une performance artistique ou d'une collecte de mémoire.

Mais tout simplement, la société a changé. Le comité de quartier du Pile s'est éteint au début des années 2010, en même temps que disparaissait son fondateur, Raymond Platteau. Instituteur à l'école Pasteur du Pile depuis 1977, il prêtait son éloquence à la « parole » d'un quartier encore fortement ouvrier. Socialiste et laïc, il représentait alors l'un des deux courants qui dominaient la démocratie participative locale (l'autre étant le catholicisme social, très actif quant à lui à l'Alma-Gare dans les années 1960-1970)<sup>23</sup>. Alors que l'ancien comité de quartier était âgé et blanc, le nouveau, fondé au lendemain des dernières élections municipales (en même temps que celui d'Épeule et de Trois-Ponts), est jeune et maghrébin. Nés au Pile au milieu des années 1970, Selim Mel, Amar Hammia, Karim Farhi et leurs camarades appartiennent à une génération qui aspire à une représentation civique, sinon politique. De loin, cette démarche peut fleurir le communautarisme. De près, elle apparaît plutôt comme une des facettes (certainement la plus susceptible de relayer l'action du Pile-Fertile) d'une communauté maghrébine hétérogène et travaillée par des tensions internes. À l'autre bout du spectre, se situe la future mosquée Abou Bakr Essedik<sup>24</sup>, installée sous les sheds d'une ancienne usine mitoyenne de La Condition publique. Soutenue par la mairie et financée en partie par les fidèles et pour l'autre par des fonds étrangers, sa construction est pilotée par l'association éponyme dirigée par les frères Gacem. En 2010, l'un d'eux avait suscité la polémique sur les sites d'extrême droite après s'être prononcé, dans un documentaire de John Paul Lepers, pour l'application de la *charia* en France, « si demain [elle] devient musulmane<sup>25</sup> ».

22. Voir Serge Leroy et Raymond Platteau, *Le Pile à cœur*, Roubaix, Comité de quartier du Pile, 2002.

23. Voir Catherine Neveu, *Citoyenneté et espace public. Habitants, jeunes et citoyens dans une ville du Nord*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2003, p. 53.

24. Vaste complexe culturel (double salle de prière pour 2 500 personnes), culturel (école coranique, salles de réception et de conférence) et commercial (galerie de 800 mètres carrés), conçu par l'architecte Oussama Bezzazi, atelier APA.

25. John Paul Lepers, *Qui a peur de l'Islam ?*, documentaire diffusé sur France 24 le 14 septembre 2010.

26. Philippe Escudié et Jean-François Fermat architectes, 1992-1994

27. Entretien avec l'auteur, 18 décembre 2013.

En vis-à-vis, à chaque bout du quartier, le pouvoir spirituel se polarise entre deux lieux de culte qui semblent se tenir en respect : au nord, la future mosquée ; au sud, l'église du Très-Saint-Rédempteur, elle-même reconstruite en 1994<sup>26</sup>, armée de son école privée, Notre-Dame de Lourdes, et d'une antenne du Secours catholique (ouverte à l'automne 2013). Entre ces deux horizons, c'est le terrain concret du « temporel » qu'il s'agit, pour l'équipe de Pierre Bernard, de réinvestir. Car dans un quartier aussi sensible, où vit une population parfois complètement désaffiliée, sans travail ni horaire, la démarche du Pile-Fertile doit savoir restructurer le temps humain avant de prétendre avoir des effets sur l'espace urbain.

C'est tout l'enjeu, par exemple, du futur parc du Pile que portent plus spécifiquement les paysagistes de l'équipe. Plutôt que de dessiner un nouveau jardin sur la friche de l'ancienne Teinturerie (comme l'ont proposé tous les urbanistes précédents), l'architecte Axel Vénacque, associé à la paysagiste Céline Leblanc, estime que la notion de « parc » doit être étendue à l'ensemble du quartier (notamment aux futures parcelles démolies dans les îlots-laniers) et que « sa forme sera la forme de sa gestion<sup>27</sup> ». Déjà présente au Pile sous un statut privé ou associatif, la pratique du jardinage est consensuelle, mobilisatrice et relativement facile à développer. Ses vertus sont connues : transformation effective du paysage urbain, gestion d'une part des déchets, amélioration de l'alimentation, etc. Mais en mettant en mouvement la vie du quartier autour du végétal, de ses rythmes et de ses contingences, elle est surtout saisie par l'équipe comme moyen de tester la méthode même du Pile-Fertile : mettre, pas à pas, une population fragile et morcelée en capacité de produire son propre espace urbain.

Ayant convaincu la Ville de ne pas démanteler le potager de poche qu'un riverain a créé et qu'il entretient quotidiennement sur la friche depuis la démolition de la Teinturerie, l'équipe l'isole par une clôture et fait de cet enclos aux proportions d'un terrain de tennis l'échantillon type de ce que pourrait devenir le parc du Pile. Deux ateliers publics, les 22 octobre et 26 novembre 2013, rassemblent une vingtaine de personnes, surtout des femmes, mères ou grands-mères, et se prolongent sur place pour nettoyer, désherber, terrasser, retourner, planter ce « jardin des apprentis ». Depuis, lors des rendez-vous hebdomadaires organisés par la Maison du projet ou de manière spontanée, un petit groupe d'habitants entretient régulièrement la parcelle, écrivant les possibles du futur parc du Pile. Aujourd'hui clos, il sera en principe ouvert, élargi à tout le foncier disponible et, une fois la dynamique collective confortée, sera livré aux méthodes participatives du Japonais Kinya Maruyama, lors d'un workshop



estival en 2015, semblable à celui qui a donné vie à l'étonnant Jardin étoilé de Paimbœuf (Loire-Atlantique)<sup>28</sup>.

### Sept ans de réflexion

« Ateliers publics », « bricolage participatif », « jardinage partagé »... Les actions entremêlées du Pile-Fertile semblent à première vue conformes à l'air du temps, fleurant à la fois la bonne conscience bobo et les technologies néolibérales de la participation. Elles s'en distinguent néanmoins radicalement. Inscrites dans la durée, contrairement aux performances éphémères de la plupart des « collectifs urbains », elles ne se suffisent pas à elles-mêmes et ne se complaisent pas dans leur accomplissement. Moyens plutôt que finalités, elles tendent vers un but bien moins confortable : « transformer une situation désespérante en modèle de développement exemplaire<sup>29</sup> », c'est-à-dire prendre ce quartier particulièrement problématique (victime collatérale d'une certaine histoire urbaine) comme laboratoire d'une autre fabrique de la ville, quitte à bousculer les routines.

Comment imaginer, par exemple, pour les agents des services Espaces verts de la Ville, de déléguer tout ou partie de l'entretien d'un parc public aux citoyens, auxquels ils ne reconnaissent *a priori* aucune compétence fiable, si ce n'est celle de leur compliquer la tâche ? Comme pour la réhabilitation des maisons, la gestion des déchets ou l'appropriation de moyens d'expression ou de création<sup>30</sup>, il est tout aussi ardu finalement d'impliquer les gens du Pile et de les mettre en situation d'agir que de convaincre

28. Voir Anne-Laure Egg, *Kinya Maruyama, architecte workshoper. Le Jardin étoilé, Paimbœuf, Arles, Actes Sud, 2010.*

29. « Pile-Fertile : cultivons l'autre face », *op. cit.*, p. 126.

30. Membre de l'équipe du Pile-Fertile et spécialisée dans le développement culturel, l'association Hors Cadre familiarise les habitants à l'outil vidéo comme moyen de reconquérir la production de leur propre image et de leur propre parole.

31. Voir Pierre Bernard, « Le chantier », *criticat* n° 2, automne 2008, pp. 98-111.

32. « Pile-Fertile : cultivons l'autre face », *op. cit.*, p. 58.

Sauf mentions contraires, les photos illustrant cet article ont été prises par l'Atelier Pierre Bernard.

les acteurs institutionnels, publics ou privés, de remettre en question leurs propres modes opératoires. Après quarante ans d'efforts vains et stériles au Pile, l'État et ses services ont pourtant de quoi s'interroger. C'est aussi vers eux, estime Pierre Bernard, que l'*empowerment* devrait être orienté, si l'on veut redonner du sens à la notion de « puissance publique ».

Éminemment politique, la démarche du Pile-Fertile suppose de redistribuer les rôles, partager le processus de conception et de fabrication, inverser les modes de validation. Prenant le risque d'explorer des chemins inconnus, elle exige aussi des commanditaires et des partenaires la même capacité d'invention. C'est là, au fond, que réside sa fragilité, tant la commande est ambiguë. Tout en se berçant de la petite musique du développement durable et de la démocratie participative, celle-ci reconduit des modèles centralisés, linéaires et hiérarchiques, et continue de réclamer à l'architecte un « projet » comme réponse à une question, comme remède prescrit par un diagnostic. Les problèmes du Pile (comme ceux de n'importe quel autre territoire) ne sont pourtant ni stables ni définitifs. Recelant une part d'incertitude, ils évoluent en même temps qu'on leur apporte des solutions. Pour Pierre Bernard, qui revendique de prolonger la conception d'un édifice jusque sur le chantier<sup>31</sup>, il faut par conséquent agir et penser en même temps, « concevoir en avançant<sup>32</sup> ».

La lumière déclinante étire l'ombre de la haute cheminée de brique, seul vestige de l'ancienne Teinturerie. Avant de rentrer, Pierre Bernard traverse encore une fois la friche engazonnée et s'arrête pour bavarder avec Jean-Michel, qui vient de récolter une poignée de petits pois, les premiers du « jardin des apprentis ». Cette empathie, cette rencontre toujours renouvelée de l'architecte marcheur et du terrain de son action poussent sans doute à ses limites l'exercice même de l'architecture. Mais comme un antidote à « l'illusion des plans », cet engagement, cette écoute, cette prise de corps contient aussi toute la force du Pile-Fertile. Puisse-t-il réussir. Son échec porterait un coup fatal à ce quartier dont l'état critique est aussi celui de notre société. **P.C.**



Morceaux de la maquette démontable du quartier utilisée à la Maison du projet (novembre 2013).